

Andromaque



© B.M. Palazon

de Racine
mise en scène Philippe Adrien

Saison 06-07

Théâtre de Grammont

mardi 23 janvier à 20h45
mercredi 24 janvier à 19h00
jeudi 25 janvier à 19h00
vendredi 26 janvier à 20h45
samedi 27 janvier à 20h45

durée : 2h

tarif général : 20€ réduit : 12,50€ (hors abonnement)
Location – réservations **04 67 99 25 00**


Théâtre des Treize Vents
centre dramatique national
du languedoc-roussillon
montpellier

Andromaque



© B.M. Palazon

de **Racine**
mise en scène **Philippe Adrien**

décors **Olivier Roset**
lumières **Pascal Sautelet**
assisté de **Nadine Sarric**
musique **Ghédalia Tazartès**
costumes **Claire Belloc**
direction technique **Martine Belloc**
maquillages **Faustine-Léa Violleau**

avec

Anne Agbadou-Masson Céphise
Jenny Bellay Cléone
Marc-Henri Boisse Phoenix
Christine Braconnier Hermione
Jean-Marc Herouin Pylade
Catherine Le Henan Andromaque
Bruno Ouzeau Oreste
François Raffenaud Pyrrhus

**Rencontre avec
l'équipe artistique
après la représentation
le jeudi 25 janvier**

Production ARRT/Philippe Adrien, compagnie subventionnée par le ministère de la Culture et la Ville de Paris.
Spectacle créé en coréalisation avec le Théâtre de la Tempête

Création septembre- octobre 2005

L'action d'Andromaque se situe après la légendaire guerre de Troie, remportée par les Grecs. Pyrrhus, « le fils d'Achille et le vainqueur de Troie » est tombé amoureux de sa prisonnière Andromaque, la veuve du chef troyen Hector, tué par Achille. Il délaisse Hermione, qu'il doit épouser. Oreste, de son côté, aime d'un amour fou Hermione. Andromaque est partagée entre sa fidélité à la mémoire de son mari et son désir de sauver son fils, également prisonnier. Soumise aux pressions de Pyrrhus, elle finit par accepter de l'épouser, avec le projet secret de se tuer aussitôt.

Interpréter Racine

Il est rare que je parle de l'« expression » d'un acteur, non, je m'intéresse plutôt à vos sensations, vos pensées, vos émotions, étant entendu qu'il ne s'agit pas de les exhiber mais de faire en sorte qu'elles affleurent, en dépit du personnage et presque malgré vous... Tenez, c'est dans la scène :

*Et vous le haïssez ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux...*

On ne saurait mieux dire. Ce vers vient confirmer le point de vue selon lequel il ne s'agit pas d'exprimer mais bien de se trahir...

Racine... Nous sommes devant une difficulté majeure, à la mesure de l'œuvre, et nous ne pouvons manquer d'éprouver de l'appréhension.

L'idée de variation ludique, si chère à Antoine Vitez, me laisse perplexe même si dans une pratique telle que la nôtre, il est naturel de se montrer disponible à toutes les propositions, idées et expériences possibles. On ne peut pas travailler dans le respect. Pour avoir une chance d'atteindre l'essentiel, il faut du jeu.

Dans ma quête d'une relation authentique avec l'œuvre, je présuppose l'existence d'une théâtralité adéquate et exemplaire. Peu importe que ce soit là une pure fiction, elle me soutient. Même si la pièce a été jouée des milliers de fois, pour les acteurs et pour moi-même, ce doit être comme la première fois. Dans le meilleur des cas, dramaturgie et mise en scène attestent cette virginité. La représentation est perçue non pas comme une version parmi d'autres possibles mais comme inédite, évidente et nécessaire... Une pertinence hors référence...

Alors, comment y atteindre avec Racine ?...

Vous vous méfiez : il y aurait antinomie entre jouer et dire ; les acteurs, aujourd'hui, ne sont plus des diseurs, ils ne récitent ni ne déclament, ils jouent et parlent tout simplement. Croyez bien que vous et moi ne sommes pas en désaccord sur ce sujet. La valeur poétique du texte, en l'occurrence du vers, n'y change rien : il sera, en situation, énoncé par un personnage qui dit « je » et auquel tout devra être rapporté. Je vous assure que si vous vous tenez rigoureusement à ce principe, vous échapperez à l'artifice.

Il n'empêche que la tragédie classique est fondée sur une règle, précisément sur un principe : « l'art de plaire selon les règles ».

Racine nous ramène, une fois de plus, à cette question fondamentale de la liberté et des contraintes. Dans les pratiques artistiques, imposer une règle suscite deux types de réaction : l'obéissance et l'académisme, ou une revendication de liberté et toutes formes d'insurrection. Racine lui-même, tout en obéissant à la règle, trouve moyen de faire valoir la spécificité de son inspiration. Dès lors, quant au traitement et à l'interprétation de son théâtre, faut-il absolument choisir entre ces deux termes : contrainte ou liberté ? Évidemment non !

Pour dire les vers, il faut les aimer...

Ce n'est pas abstrait, c'est un rapport sensible, voire sensuel au verbe, un plaisir de langue et d'oreille... d'intelligence aussi : comment le sens se diffuse, s'exhale, s'embrume dans la phrase soumise à la règle de l'alexandrin. De la même manière, cet aspect de discours construit, il serait vain de prétendre l'évacuer, je crois qu'il faut s'y attacher et bien saisir que dans ce théâtre où la parole est action, la rhétorique nous met sur la voie de découvrir la stratégie intime des êtres. Attention, le théâtre de Racine n'est pas qu'un théâtre de texte, le réduire au seul poème ou au seul discours est une erreur. Intéressons-nous aussi à la fable, à l'action, au contenu... »

Philippe Adrien, Instant par instant,
Éditions Actes Sud-papiers, 1998

Andromaque :
*Hélas ! Il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère.*
Acte I, scène IV

Note d'intention

« Il suffit d'avoir une fois lu ou entendu des vers de Racine pour être à jamais marqué par le mystère de leur transparence, si parfaitement accordé à cet idéal de représentation, à cette forme pure qu'est la tragédie classique dont le modèle nous semble valoir pour l'éternité. »

C'est ainsi que j'introduisais mon propos lorsque, au Conservatoire, j'abordais cette forme de théâtre avec mes élèves... Quant à passer à l'acte de mettre en scène une de ces tragédies, l'idée si haute que je m'en faisais, à l'évidence, me l'interdisait.

Tout récemment, dans le cadre d'un atelier où, une fois encore, je m'employais à faire partager aux acteurs mes goûts et mes conceptions, le feu s'est emparé de quelques-uns qui ont souhaité mener plus loin ce que nous avons engagé. C'est ainsi que, presque à mon insu, et pour la première fois, je réalise le rêve qui me semblait impossible : la mise en scène d'une tragédie de Racine.

Quel est notre parti ? Il faut bien sûr dire les vers, et en révéler la musicalité. Il s'agit pourtant d'un dialogue dramatique. C'est précisément cette contradiction apparente entre la poésie et l'effet de parole, c'est ce paradoxe qu'il faut soutenir.

Fasciné par la forme, on aurait tendance à faire peu de cas de la narration. Racine y a cependant prêté la plus grande attention. **Andromaque**, tout spécialement, est une pièce dont l'action pleine de rebondissements ne cesse de nous surprendre et de nous passionner.

Philippe Adrien

Andromaque

*Où fuyez-vous Madame ?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui.
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte ;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.*

Hermione

*Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme ;
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.*

Acte III, Scène IV

Sur Racine

Hermione est déléguée par le Père, Andromaque par l'amant. Andromaque est exclusivement définie par sa fidélité à Hector, et c'est vraiment l'un des paradoxes du mythe racinien que toute une critique ait pu voir en elle la figure idéale d'une mère. Le dit-elle assez qu'Astyanax n'est pour elle que l'image (physique) d'Hector « *c'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ; voilà ses yeux, sa bouche...* » que même son amour pour son fils lui a été expressément commandé par son mari. Son conflit n'est pas celui d'une épouse et d'une mère, il est celui qui naît de deux ordres contraires émanés d'une même source : Hector veut à la fois vivre comme mort et comme substitut, Hector lui a enjoint à la fois la fidélité à la tombe et le salut du fils parce que le fils c'est lui : il n'y a en fait qu'un même Sang, et c'est à lui qu'Andromaque doit être fidèle. « *// m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux. (I, 4.)* » Devant la contradiction de son devoir ce n'est nullement sa maternité qu'Andromaque consulte (et si elle l'avait consultée, aurait-elle hésité un instant ?) : c'est la mort, parce que c'est du mort qu'est partie la contradiction, et que par conséquent c'est lui seul qui peut la résoudre ; et c'est parce qu'Andromaque n'est pas une mère, mais une amante, que la tragédie est possible.

Naturellement, il y a une symétrie entre les deux fidélités, celle d'Hermione et celle d'Andromaque. Comme force vindicative, derrière Hermione, il y a les Grecs ; au-delà d'Hector, il y a, pour Andromaque, Troie. A la Grèce des Atrides, correspond point par point l'Illion des Enéades, ses ancêtres, ses familles, ses dieux, ses morts. Andromaque vit le rapport vendettal de la même façon qu'Hermione ; elle n'a cessé de replacer Pyrrhus dans le conflit des tribus, elle ne le voit que dans ce sang qui unit les deux partis d'un lien infini. Hermione et elle participent, en fait, à une légalité homologue. La différence, c'est qu'Andromaque est vaincue, captive, la légalité qu'elle perpétue est plus fragile que celle d'Hermione : ennemi de toute légalité, c'est à Andromaque, c'est-à-dire à la légalité la plus faible, que Pyrrhus s'attaque. Le passé d'Hermione est pourvu d'armes puissantes ; celui d'Andromaque est réduit à une pure valeur, il ne peut s'affirmer que verbalement (d'où l'invocation incessante d'Andromaque à Hector). Ce vide de la légalité troyenne est symbolisé par un objet qui détermine tous les mouvements offensifs : le tombeau d'Hector ; il est pour Andromaque refuge, réconfort, espoir, oracle aussi ; par une sorte d'érotisme funèbre, elle veut l'habiter, s'y enfermer avec son fils, vivre dans la mort une sorte de ménage à trois « *ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis...* (I, 4) ». La fidélité d'Andromaque n'est plus que défensive ; sans doute le poids du Sang existe encore, Hector prolonge Troie ; mais tous les ancêtres sont morts ; la fidélité n'est plus ici que mémoire, oblation vertueuse de la vie au profit du souvenir.

Roland Barthes - Edition Point Seuil

Un cercle de nuit

« Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moi ! »

Et voici maintenant la dynastie du rêve. Dans cette nuit les fantômes prennent leur liberté ; les Erinnyes apparaissent et s'imposent. Ce qui les fait précaires, les rend aussi souveraines ; rien ne les récuse ; images et langage s'entrecroisent, dans des apostrophes qui sont invocations, présences affirmées et repoussées, sollicitées et redoutées. Mais toutes ces images convergent vers la nuit, vers une seconde nuit qui est celle du châtement, de la vengeance éternelle, de la mort à l'intérieur même de la mort. Les Erinnyes sont rappelées à cette ombre qui est la leur – leur lieu de naissance et leur vérité, c'est-à-dire leur propre néant.

« Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ? »

C'est le moment où il se découvre que les images de la folie ne sont que rêve et erreur, et si le malheureux, qui est aveuglé par elles, les appelle, c'est pour mieux disparaître avec elles dans l'anéantissement auquel elles sont destinées.

Une seconde fois donc on traverse un cercle de nuit. Mais on n'est pas ramené pour cela à la réalité claire du monde. On accède par-delà ce qui se manifeste de la folie, au délire, à cette structure essentielle et constituante qui avait secrètement soutenu la folie dès ses premiers moments. Ce délire a un nom, c'est Hermione ; Hermione qui réapparaît non plus comme vision hallucinée, mais vérité ultime de la folie. Il est significatif qu'Hermione intervienne à ce moment-ci des fureurs : non pas parmi les Euménides, ni devant elles pour les guider ; mais derrière elles, et séparées d'elles par la nuit où elles ont entraîné Oreste, et où elles-mêmes sont maintenant dissipées. C'est qu'Hermione intervient comme figure constituante du délire, comme la vérité qui régnait secrètement depuis le début, et dont les Euménides n'étaient au fond que les servantes. En ceci, nous sommes à l'opposé de la tragédie grecque, où les Erinnyes étaient destin final et vérité qui, depuis la nuit des temps, avaient guetté le héros ; sa passion n'était que leur instrument. Ici les Euménides sont seulement des figures au service du délire, vérité première et dernière, qui se profilait déjà dans la passion, et s'affirme maintenant dans sa nudité. Cette vérité règne seule écartant les images.

« Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione. »

Hermione, qui a toujours été présente depuis le début, Hermione qui a de tout temps déchiré Oreste, lacérant morceau par morceau sa raison, Hermione pour qui il est devenu « parricide, assassin, sacrilège », se découvre enfin comme vérité et achèvement de sa folie.

Michel Foucault – *Histoire de la folie à l'âge classique*, Editions Gallimard

Biographie

Philippe Adrien se tourne très jeune vers le théâtre et devient comédien mais aussi assistant d'Yves Robert et Jean-Marie Serreau.

Dès 1965, il écrit ses propres pièces : **En passant par la Lorraine**, **La Baye**, jouée au festival d'Avignon en 1967, **Albert 1er**, **Les Bottes de l'ogre**, **Le Défi de Molière**, jouée au C.D.N. de Reims, **La Funeste passion du professeur Forenstein**.

Son parcours de metteur en scène alterne les textes dramatiques classiques ou contemporains - Molière **George Dandin**, **Dom Juan**, **Monsieur de Pourceaugnac**, **Le Malade imaginaire**, Jarry **Ubu Roi**, Claudel **L'Annonce faite à Marie**, Beckett **En attendant Godot**, Copi **L'Homosexuel**, Werner Schwab **Excédent de poids**, insignifiant : **amorphe** et **Extermination du peuple**, Shakespeare **Hamlet** et **Le Roi Lear**, Gombrowicz **Yvonne, princesse de Bourgogne** -, et les adaptations - Kafka **Une visite**, **Rêves** pour lequel il reçoit le Prix de la Critique, et **Le Procès**, Hervé Guibert **Des Aveugles**, Amos Tutuola **L'Ivrogne dans la brousse**.

En 1981, il prend la succession d'Antoine Vitez à la direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry.

En 1985, il fonde l'Atelier de Recherche et de Réalisation Théâtrale, à la Cartoucherie de Vincennes.

« J'aimerais assez que le théâtre soit une chose naturelle et jubilatoire. Il faut que le spectateur soit touché au plus vif, emporté dans le phénomène sans réfléchir. J'aime que le théâtre mette en jeu le désir le plus fort. »

En choisissant de grands auteurs comme Brecht, Beckett ou Claudel, et aujourd'hui Racine, il révèle son goût pour une poésie dramatique aux forts accents philosophiques, religieux ou politiques. Mais il s'intéresse également aux auteurs contemporains (Copi, Armando Llamas, Hervé Guibert, Enzo Cormann, Werner Schwab...). **Kinkali**, d'Arnaud Bédouet, reçoit en 1997 le Molière du meilleur spectacle de création.

« Mon horizon s'est élargi. Je suis devenu plus attentif et plus sensible au pouvoir du texte, à la fonction de la parole comme au geste des hommes. La poésie, la fable, le réalisme de la représentation et les acteurs, leurs qualités de présence et de jeu, l'humanité qu'ils révèlent, m'importent désormais de façon prééminente », déclare-t-il à Théâtre Public.

Depuis 1996, il dirige le Théâtre de la Tempête.

Il est professeur d'interprétation au Conservatoire National d'Art Dramatique depuis 1993.

Il est l'auteur de **Instant par instant, en classe d'interprétation**, aux éditions Actes Sud-Papiers.

En 2006/07, il crée **La Mouette** de Tchekhov et **Meurtres de la princesse juive** d'Armando Llamas, et présente en tournée **Andromaque** de Racine.

Il a réalisé ces dernières années :

2006 - **La Mouette** de Tchekhov, **L'Ecclésiaste** interprété par Jean O'Cottrell avec Jean-Marie Sénia au piano

2005 - **Andromaque** de Racine, tournée en 2006/07, **Phèdre** de Racine, reprise en septembre 2006, **La Noce chez les petits-bourgeois... créoles** d'après Brecht, reprise en avril 2006, **Méledouman** de Philippe Auger, tournée africaine au printemps 2006, **Doux oiseau de jeunesse** de Tennessee Williams, **Le Procès** de Kafka ; reprise en janvier 2006

2004 - **Yvonne, princesse de Bourgogne** de Witold Gombrowicz, **Le Fantaisiste** avec Rufus, **Meurtres de la princesse juive** d'Armando Llamas, nouvelle création en mars 2007

2003 - **L'Incroyable Voyage** de Gilles Granouillet, **Cadavres exquis** d'après le Grand-Guignol

2002 - **L'Ivrogne dans la brousse** d'Amos Tutuola, **Extermination du peuple** de Werner Schwab

2001 - **Monsieur de Pourceaugnac** de Molière, **Le Malade imaginaire** de Molière,

2000 - **Le Roi Lear** de Shakespeare, **Les Bonnes** de Jean Genet

1999 - **Excédent de poids**, insignifiant : **amorphe** de Werner Schwab, **Un Tramway nommé désir** de Tennessee Williams, **L'Incorruptible** de Hugo von Hofmannsthal

1998 - **Point à la ligne** de Véronique Olmi, **Victor ou les Enfants au pouvoir** de Roger Vitrac, **La Fiancée du vent** de Jean Bescos, **Arcadia** de Tom Stoppard

1997 - **L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer** de Copi, **Kinkali** d'Arnaud Bédouet

1996 - **Hamlet** de Shakespeare

1995 - **La Noce chez les petits bourgeois** de Brecht

Du côté de la presse... extraits

C'est toute la force des « classiques » d'apparaître à chaque fois nouveaux, tant leur richesse est inépuisable. La mise en scène d'Andromaque que signe Philippe Adrien en est une parfaite illustration.

Sous sa gouverne, l'histoire d'Oreste qui aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque... prend des accents singuliers. Non que le texte ou les vers soient trahis. Ils se font entendre au contraire : dans toute la puissance de leur musique, à la fois pure et âcre, poétique et violente. Mais, abandonnant les hauteurs où ils sont trop souvent relégués, les personnages qui les profèrent se défont de toute carapace héroïque pour apparaître ce qu'ils sont : des humains. Trop humains.

Pris aux pièges de la passion, de la confusion du cœur et des sens, ils en perdent toute raison au terme d'une course qui ne peut que les conduire au meurtre, au suicide ou à la folie. (...) Désemparé, chacun réagit à vif, sans savoir où les événements le mènent : Hermione triomphe, mesquine ; Pyrrhus et Oreste laissent couler leurs larmes. Les héros guerriers retrouvent les atermoiements de l'adolescence au point, parfois, de provoquer des rires parmi les spectateurs dans la salle. (...) Ridicules et pitoyables, certes, dans leur mauvaise foi et leurs futilités justifications. Plus encore déchirants, douloureux, pathétiques dans la fragilité de leur humanité défaite.

(...) Les huit comédiens réunis sur le plateau jouent de l'infinie palette des émotions. Installés dans un décor de boîte noire aux lumières sombres, ils laissent à d'autres le pompeux pour devenir nos frères, nous-mêmes... À leur suite, le public retrouve, en même temps que la vérité du tragique, le sens premier du mot compassion : « souffrir avec ».

Didier Méreuze, *la Croix*

La validité de la mise en scène de Philippe Adrien se vérifie à l'aune de l'étonnement, au sens fort, qui vous saisit en cours de représentation. (...) Le jeu est exemplaire. Tous et toutes, de la suivante au grand capitaine, de la vertueuse reine en exil à la princesse de froid calcul, semblent inventer leur partition chemin faisant, poussent le soupir judicieux, respirent, exhalent le vers à dire, cisèlent les césures sans en faire tout un plat. L'esprit de tradition inéluctable n'est donc pas enfreint. Il y a seulement que certaines postures et quelques gestes attestent une autre histoire du corps, contemporain cette fois. C'est Hermione à l'horizontale, qui, à moitié nue, s'offre et se refuse à Oreste. C'est encore la main de Pyrrhus qui esquisse une caresse dans le dos d'Andromaque. Cela ne quête nulle provocation. Simplement, cela nous parle, à nous gens d'ici et maintenant. (...) On aime la pudicité d'Andromaque (Catherine Le Héran) sur le mode grave, comme on apprécie le caractère aigu et la féminité échevelée d'Hermione (Christine Braconnier), parfaite non mariée mise à nu par ses célibataires, même. On apprécie respectivement chez les héros virils François Raffenaud (Pyrrhus), Bruno Ouzeau (Oreste), Jean-Marc Hérouin (Pylade) les béances de l'imprévisible, de la folie proche ou de la dévotion serve, le tout de haute tenue. Il est aussi remarquable que les rôles secondaires soient assumés dans la plus stricte dignité, sans aucune scorie d'interprétation, par Jenny Bellay (Cléone), Anne Agbadou-Masson (Céphise), Wolfgang Kleinertz (Phoenix). En un mot comme en cent, cette Andromaque nous comble par une faculté d'aimantation neuve, au sein du sublime dispositif pervers, dûment relancé, qu'inventa un poète de génie.

Jean-Pierre Léonardini, *l'Humanité*

Ce qui frappe d'emblée, c'est le feu dans l'interprétation des comédiens dirigés par Philippe Adrien. Dans cet « Andromaque », vaste course à la déception amoureuse, ils incarnent des personnages forts. Catherine Le Héran, port de tête majestueux et visage de reine, est une Andromaque impressionnante. Il y a beaucoup d'intensité dans son désespoir, une noblesse naturelle qui impose le respect. Elle est suivie de Céphise (Anne Agbadou-Masson), belle et délicate dans son jeu. Le Pyrrhus de François Raffenaud a des allures de petit chef de mafia locale. Il combine si bien nonchalance et nervosité, qu'il en devient presque drôle. Phoenix (Wolfgang Kleinertz) est remarquable en sage plein de bons conseils. Hermione (Christine Braconnier), désinvolte, audacieuse, est admirable dans son côté garce et pourtant fragile. Oreste (Bruno Ouzeau), héros délaissé, dissimulé au départ, devient plus touchant lorsqu'il sombre dans le drame. Chez tous, il y a de l'émotion et cette manière particulièrement belle de s'approprier le vers. Dire l'alexandrin lentement, simplement, pour lui laisser le temps d'exhaler tout son sens. Pour nous laisser goûter sa pureté, sa musicalité, sa poésie intérieure.

Lise de Rocquigny, *Pariscope*

Une superbe Andromaque, la tragédie classique exprimant ici toute sa beauté et son sens dramatique. Quel contraste saisissant entre la syntaxe racinienne impeccable et les désordres inouïs qui s'emparent des âmes aimant sans retour ! Ce qui frappe d'abord dans cette mise en scène, c'est la façon limpide dont le verbe racinien ciselé, précis et pur résonne non pas de sa seule beauté mais bien de tout son sens, distillant avec nuances une histoire trop humaine qui rend maître l'amour et fait vaciller la raison. (...) Philippe Adrien donne à ces royaux personnages la majesté qui sied à leur condition, et laisse affleurer subtilement, parfois avec beaucoup d'humour, la puissance têtue de leurs sentiments. Tout un art !

Reirements d'attitude, hésitations, rebondissements, sursauts d'amour-propre, haine factice, le labyrinthe des sentiments suit une stratégie intime, plongeant dans les tréfonds de l'être et obligeant la raison d'état à une fonction secondaire. La parole est action, les corps et les regards aussi disent le sens. « *Et ne voyais-tu pas dans mes emportements Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?* » (V, 3) dit Hermione, capricieuse désespérée, à Oreste, criminel malgré lui qui bientôt bascule dans la folie, devient absent au monde. Sa dérive est poignante. (...) Philippe Adrien et son équipe de comédiens réussissent le pari de transcender les règles en racontant une histoire captivante, de soutenir le paradoxe entre « la poésie et l'effet de parole » selon les mots du metteur en scène. La forme pure de la tragédie classique et la beauté musicale des alexandrins trouvent ici dans l'aventure de la représentation la pleine résonance du sens tragique. Un sens qui montre l'humain dans toute sa fragilité, car nous sommes désormais loin du héros cornélien... Bravo !

Agnès Santi, La Terrasse

Philippe Adrien propose une vision forte qui prend appui sur une scénographie très sobre et puissante d'Olivier Roset, sombre intérieur (le palais de Pyrrhus) où filtrent les lumières de Pascal Sautelet, très flatteuses lumières qui donnent une atmosphère angoissante à la représentation, comme le fait la musique de Ghedalia Tazartès.

C'est un beau, un grand travail de précision, de sobriété, d'émotion tenue, sans excès pathétique. Une mise en scène qui doit beaucoup à une distribution très pertinente, (...) une très belle manière de dire le vers. De le jouer.

Toute la troupe est unie et atteint un niveau d'interprétation très haut et limpide à la fois. (...) On se passionne pour les mille et une nuances que Racine donne aux personnages et à leurs aveux, leurs débats. (...) On est avec Racine bien au-delà des rivalités, dans un combat qui excède les contingences politiques et amoureuses, comme si c'est l'être même qui était en question. Et cela Philippe Adrien le fait très intelligemment remonter à la surface du plateau.

(...) Andromaque est incarnée par Catherine Le Hénan. Elle est une Andromaque impressionnante et toujours sur le fil d'une déchirante émotivité tandis que l'Hermione de Christine Braconnier bouleverse du premier au dernier soupir. Dans son costume d'un rouge intense, vive et changeante, elle donne à voir le mouvement même de cette tragédie extraordinaire qui ne laisse sur le plateau que la cruelle désolation de l'Histoire... Une très belle production qui, soulignons-le, ne rebute en rien les adolescents malgré l'attention que demandent ces sublimes moments de langue et d'émotion.

Armelle Héliot, Le Figaro